

1 - *La chatte blanche* de Charlotte Boisjoli ou la femme qui brise ses chaînes et celles des autres (Ed. de la Pleine lune)

Adrien Thério

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1982). Compte rendu de [1 - *La chatte blanche* de Charlotte Boisjoli ou la femme qui brise ses chaînes et celles des autres (Ed. de la Pleine lune)]. *Lettres québécoises*, (25), 23–24.

1- La chatte blanche

de Charlotte Boisjoli

ou la femme qui brise ses chaînes et celles des autres

(Éd. de la Pleine lune)

La dernière nouvelle du livre de Charlotte Boisjoli est en quelque sorte le résumé des six premières. Elle s'intitule justement « Chaînes ». C'est l'enfant liée à la mère, la mère liée au mari qui boit, l'adolescente liée à son entourage par l'extrême pauvreté de ses parents, c'est la jeune fille liée pour la première fois à l'homme qu'elle aime, c'est finalement les chaînes que la mère ou la femme essaiera de briser une à une pour se reprendre en main, devenir elle-même.

« Chaînes » n'est cependant pas la meilleure nouvelle de ce livre. Elle est trop disparate. Les six autres ont beaucoup plus d'unité. En fait, elles sont si bien construites, sans appareil, sans redites, avec les mots qu'il faut et toujours à la bonne place, qu'on pourrait croire que nous avons affaire à un auteur qui pratique son métier d'écrivain depuis longtemps. C'est pourtant le premier livre de Charlotte Boisjoli.

Même si ces six nouvelles sont toutes réussies, je m'attarderai ici à trois surtout qui sont des sortes de petits chefs-d'oeuvre du genre. Il s'agit de « La Colombe », « Le Perce-nuit » et « La chatte blanche » qui donne son titre au livre.

« Le Perce-nuit » est la suite logique de « La Colombe » au cours de laquelle la narratrice, enfant ou adolescente regarde sa mère se laisser envahir, dominer, prendre toute entière par le mari alcoolique qui rentre toujours



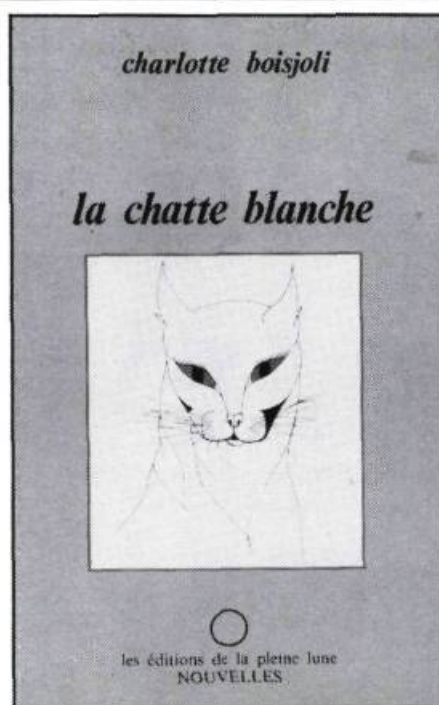
titubant à la maison. Colette et ses deux soeurs détestent ce père qui détruit sa famille, elles détestent encore plus la mère qui se croit obligée de tout supporter.

Elle semblait avoir la vocation du martyr et avalait l'humiliation comme d'autres enfilent un verre d'eau. Nous ne laissons pas de la mépriser un peu et en même temps son endurance nous forçait au respect. Nous avons entendu dire que la femme est née pour souffrir et nous trouvions qu'elle jouait son rôle à merveille.

Mais la colombe, la mère, attend toujours le mari sans se révolter. Le mépris se change alors haine. « Et nous la détestons obscurément. Nous détestions cette passivité, ce culte voué à l'époux... » La mort de cet époux changera-t-il la manière de voir de la mère ? Devant le cadavre de son mari, la narratrice nous dit : « Elle avait le sourire émerveillé d'une jeune mère qui regarde dormir son enfant ». Ce sourire est peut-être trompeur. Colette ne s'y laissera pas prendre et jurera avec ses soeurs que la leçon lui servirait.

Dans « Le Perce-nuit », Colette s'est transformée en Claire. Elle épouse à dix-huit ans le prince charmant, l'homme sans défaut qui lui apprendra — il a déjà une bonne trentaine, est influent et a su faire sa marque dans le monde — à devenir l'épouse fidèle, la servante du seigneur, la princesse intouchable. Des chaînes, des chaînes et des chaînes vont s'enrouler autour de son cou, de son cœur, de son âme, de son être tout entier. Mais l'adolescente d'hier qui a été conditionnée par une société qui lui a appris comment se conduire, comment obéir à l'homme qui décide de tout, comme dans la nouvelle précédente, est trop perspicace pour ne rien voir de ce qui se passe autour d'elle. Elle y mettra quand même du temps. « J'avais mis quinze ans à me perdre de vue, je m'en donnai dix pour me retrouver ». Un jour, c'est ce mari avec qui elle vit depuis vingt-cinq ans qui lui offre la chance de se débarrasser de lui. Elle ne s'en privera pas. La nouvelle commence ainsi : « Enfin, il est mort. Le vieux sacripant est mort. (. . .) Vingt-cinq ans que cela durait. Vingt-cinq longues années. Pénibles, étouffantes, nauséuses, Jésus-Christ que c'est long ! »

Et c'est ainsi que la femme d'aujourd'hui se défait des chaînes qui la retiennent prisonnière de l'homme, de tous les hommes. Est-ce cela qu'on appelle du féminisme ? Je ne sais trop. Il y a beaucoup de cynisme dans ces deux nouvelles et dans les autres aussi, de l'envie aussi de la part de l'enfant



élevée dans un milieu pauvre envers la bourgeoisie qui étale partout ses richesses et ses beautés. On a l'impression à maintes reprises que la narratrice voit un peu trop clair et comprend trop bien les ruses de l'homme et des puissants mais il est difficile de lui en faire reproche puisque tout se tient si bien dans ces exposés où l'homme en prend pour son rhume. Aucune faille dans la psychologie des personnages qui tiennent aussi bien leur rôle que la petite fille qui a appris à bien se conduire en toutes circonstances. On songe aux nouvelles de Claire Martin. Mais les

hommes sont si veules, si femmelettes chez Claire Martin. (Je ne parle évidemment pas de l'image du père et du grand-père dans un récit comme *Dans un gant de fer*) Ici les hommes sont des hommes, qu'ils soient alcooliques ou amants et il faut bien qu'ils aient de la consistance pour que la femme s'y attaque avec autant d'adresse et d'astuce.

« La Chatte blanche » est encore une histoire de chaînes si l'on veut mais c'est encore plus l'histoire de l'amour plus fort que la mort. C'est un récit très différent des autres et on est un peu surpris de le voir prendre place dans ce recueil. Mais la façon de raconter est tout aussi juste, tout aussi prenante que dans les nouvelles où la femme et l'homme tiennent toute la place. Cette chatte, sous la plume de l'auteur, devient un personnage encore plus attachant que les précédents.

Charlotte Boisjoli a un talent manifeste de conteur ou de conteuse. Je ne puis m'empêcher, cependant, en face d'une narratrice qui connaît si bien l'art de briser les chaînes qui l'attachent à l'homme tout puissant, de me demander si cette même narratrice ne finira pas elle-même par tendre ses filets et serrer l'étau à son tour. Elle a l'air si sûre de ses moyens qu'on est bien en droit de la craindre un peu. Elle me répondrait sûrement : « C'est bien le temps, après tant d'années ».

Et que pourrais-je répondre ?

Le Théâtre des Cuisines



**AS-TU VU?
LES MAISONS S'EMPORTENT!**

les éditions du remue-ménage

« Nous sommes sorties de nos maisons. Mais les maisons ne sont jamais sorties de nous. Alors maintenant, les maisons s'emportent! »

96 pages
illustré
prix en librairie: 8,00 \$



LES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE